

Le docteur Bougrat, forçat évadé

est mort avec son secret

Il y a eu, il y a encore, il y aura toujours sans doute un mystère Bougrat. Maintenant que sa vie appartient au passé, ce mystère est entré dans l'histoire du crime et du châtiment. C'est le moment, semble-t-il, de rappeler quelle fut l'extraordinaire aventure de cet homme qui vient de mourir avec son secret.

Car sa vie fut une de celles qui troublent le plus la conscience des hommes. Qu'à la fois on puisse être un esprit savant, distingué, cultivé, un cœur généreux et que, cependant, certains éléments de vie aient pu permettre à la plus monstrueuse accusation qui existe : tuer, de prendre un aspect de vérité, ce n'est pas là le moindre mystère de l'existence de cet homme qui, finalement, mourut riche et vénéré de ceux qui l'approchaient quotidiennement et qu'il aidait de toute sa chaleur, de sa patience et de ses connaissances.

Il a tout connu. Trois femmes ont traversé sa vie. La première, fille de médecin, élevée comme une bourgeoise d'avant 1914, fut impuissante à endiguer la vague de boue qui montait à l'assaut de son mé-

LES ÉTAPES DE SON DESTIN

- Fils d'un professeur agrégé
- Il devient l'amant d'une prostituée
- Héros de la guerre de 1914, décoré de la Légion d'honneur
- Divorce, se ruine, s'endette
- Médecin brillant et comblé
- et LA TRAGÉDIE COMMENCE.

nage. Elle divorça, emmenant sa fillelette en 1924. La seconde, une prostituée de bas quartier de Marseille, ne vit dans Pierre Bougrat que l'homme du monde, à l'argent facile, aux cadeaux coûteux. Elle n'eut pas cette fidélité qu'ont souvent les filles pour « leur homme ». Il n'était pas des siens.

La troisième fut une ravissante Vénézuélienne d'origine européenne.

Elle lui donna trois filles dont l'aînée a aujourd'hui vingt et un ans. Plus heureuse que les autres, elle ne connut de Pierre Bougrat que ce qu'il avait de meilleur au fond du cœur.

Et peut-être est-ce bien parce qu'il avait fait le tour de la détresse que Pierre Bougrat put boucler le cycle et résoudre à sa façon le drame de la condition humaine : être, se perdre, se surpasser.

(En page 16)



★ Pierre Bougrat sous l'uniforme. ★

Il a 25 ans.

"Histoire Magazine Mars 1962
142 rue Marmont - Paris 21"

plorer le haut du meuble, le visage de Pierre Bougrat se décomposa. Et ce fut avec des yeux pleins d'angoisse qu'il suivit le travail des policiers qui décloaient la tenture masquant le compartiment supérieur du placard et qui forçaient la porte fermée à clef.

Un horifiant spectacle s'offrit alors aux regards de tous : dans l'étroit réduit, un cadavre à demi décomposé gisait, les jambes repliées, la tête enveloppée d'une serviette et reposant sur une sacoche de cuir... On descendit le corps, et les enquêteurs n'eurent aucune peine à reconnaître le malheureux Rumèbe, avec sa sacoche d'encaisseur, naturellement vide.

Et le médecin donna alors sa version du drame : d'après lui, l'encaisseur Rumèbe, qui venait habituellement se faire faire sa piqûre le samedi matin, ne s'était présenté au cabinet qu'à deux heures de l'après-midi, ce samedi-là. Il semblait dans un état d'agitation fébrile. En mots hachés, il expliqua au docteur qu'on venait de lui voler les neuf mille francs (le montant de la paie des ouvriers) que contenait sa sacoche, et il le supplia de lui prêter cette somme, afin que la direction de l'usine ne fût pas mise au courant de l'affaire. Bougrat n'avait, paraît-il, que trois mille francs d'argent liquide dans son tiroir, et les banques étaient fermées. Il décida donc d'aller voir si, dans son quartier, quelqu'un pouvait lui avancer le complément de la somme jusqu'au lundi. Quand il revint,



Cl. Cossira

du docteur Bougrat. Procès qui créa de violents remous d'opinion et qui fit couler beaucoup d'encre. Evidemment, bien des faits troublants accablaient le médecin : la soudaine prospérité de cet homme aux abois, la dissimulation du cadavre... Mais dans tout cela il n'y avait aucune preuve formelle et mathématiquement irréfutable. Devant les assises, Bougrat continuait à nier avec énergie. Et d'autres faits venaient maintenant plaider en sa faveur. A la barre, la veuve de Rumèbe reconnut que, le jour de sa disparition, son mari était dans un état d'angoisse et de nervosité absolument anormal. Et des toxicologues éminents comme le professeur Barral et le professeur Desgrez vinrent affirmer qu'après l'autopsie il était prouvé que la victime avait succombé à un accident thérapeutique

une plainte en tout lieu.

Mais c'était compter sans la reconnaissance de la population, parmi laquelle le docteur Bougrat avait accompli tant de miracles. Sous l'impulsion du chef de la police, les habitants du district d'Irapa, notables compris, signèrent une pétition qui fut adressée au président de la République, et par laquelle ils réclamaient la libération de « leur » médecin. Le maître du Venezuela se laissa fléchir. Pierre Bougrat fut remis en liberté, et du coup, ses sept compagnons bénéficièrent de la même clémence.

Maintenant il n'y avait plus d'histoire. L'extraordinaire destinée du docteur Bougrat le mena successivement dans tous les recoins du pays et le hasard bénéfique voulait qu'il y arrivât toujours quand on avait besoin de lui. Epidémies de peste et révolutions meurtrières lui donnèrent l'occasion de se dépenser sans compter et, il faut bien le dire, de faire des miracles. Bien que titulaire d'un diplôme français, donc étranger pour les Vénézuéliens, il devint l'un des médecins les plus célèbres du pays. Il fonda même, à Caracas, une clinique bientôt florissante. A Irapa, sa première patrie d'adoption, l'excubard s'éprit d'une ravissante Vénézuélienne d'origine européenne, et l'épousa. De ce mariage devaient naître trois filles, dont l'aînée a aujourd'hui vingt et un ans.

Destin exceptionnel que celui de ce médecin français condamné pour crime, et qui fut sans doute

Guerre de Cent Ans, sous le règne et durant l'emprisonnement du roi Jean le Bon, à Londres, débutait ainsi :

« Comme par les guerres sont advenues batailles mortelles, occisions de gens, périls des armes, déshonnestations de femmes mariées et de veuves, défloraisons de pucelles et de vierges, etc.... »

Ainsi qu'on le voit, ça commençait bien !

LES BELLES MANIERES

DANS son magistral roman : « Le crépuscule des dieux », Elémir Bourges fait dire à l'un de ses personnages cette répartie assez inattendue :

« Croyez-moi, seigneur comte, il faut prendre les femmes comme on prend les tortues : en les mettant sur le dos... »

UNE MEGERE

LA reine mère, Blanche de Castille, permettait rarement au roi Louis IX, son fils, de se voir en tête-à-tête, soit de jour, soit de nuit, avec la reine Marguerite, son épouse.

Saint Louis, bien que très amoureux de sa femme, déférait le plus souvent aux volontés de sa mère.

La jeune reine étant un jour dans le jardin du château, et apercevant des moineaux qui se mignotaient, leur cria :

— Dépêchez-vous de vous cajoler, pauvres petits oiseaux : je vois venir ma belle-mère !

LA LOI DE L'EQUILIBRE

LE jeune duc de Guise, qui devint archevêque de Reims, voulait renoncer à tous ses avantages pour épouser la princesse de Gonzague, dont il était passionnément amoureux.

Le cardinal de Richelieu lui conseilla :